

M A I

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde ;
On entend des chansons dans l'air.
.....

Alors si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
" Eh bien ! viens sous mon dôme bleu !

" Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphyrs !

Ce n'est pas encore si beau que le poète vient de le dire ; ce n'est pas encore aussi chaud ; mais le décor change à vue, et la transformation s'opère rapidement.

Vous connaissez Ottawa et Rideau-Hall ? Avez-vous déjà vu cette résidence sans maîtres et se préparant à saluer un nouveau propriétaire ? Elle est alors l'image parfaite de la nature qui nous entoure maintenant.

Le marquis de Lorne partant, commence par décrocher ses tapisseries et ses rideaux ; la marquise, ses peintures et sa vieille loque signée *Gobelins* ; tapis, chevaux, antiquailles, chevreuils, fleurs, tout cela disparaît. Lord Lansdowne arrivant, c'est une nuée d'ouvriers qui remplissent les corridors de la demeure jusque là déserte, qui tendent de nouveaux tapis, qui collent de nouveaux papiers aux murs, qui taillent les paterres à neuf.

Voyez, l'été nous arrive bientôt : il nous dépêche ses fourriers.

Si mon ami X* qui prétend n'avoir pas d'imagination et qui ne peut parler sans faire une figure des plus hardies et des plus originales, si mon ami avait à décrire ce spectacle, — il ne le fera pas, il n'a pas assez d'imagination, — voici comment il procéderait. — Représentez-vous, dirait-il, les zéphyrs, comme autant de bébés jouf-

flus, ailés, armés les uns de palettes et de pinceaux, les autres de pinces, les autres de marteaux : les premiers peignent en vert les champs, les bois, les seconds piquent les fleurs d'or aux flancs de la terrasse, les troisièmes étirent les feuilles des arbres.

Quel tableau plein de vivacité ! Que c'est gentil de n'avoir pas d'imagination !

— Mais, petits, — je m'adresse aux zéphyrs joufflus de mon ami, — hâtez-vous donc d'allonger le feuillage des tilleuls et des ormes ; vos compagnons qui sont chargés des corniers du presbytère, des saules et des trembles du cimetière sont beaucoup plus expéditifs que vous.

Et l'étang, vous croyez peut-être, chers anciens élèves, qu'il est bien beau, qu'il miroite, qu'il est doré, argenté, azuré, qu'il a le doux babil d'une naïade païenne ? Pas du tout. Massacres, cadavres, cris de triomphe et de détresse, ses ondes promènent cette scène et répètent ce vacarme ; les petits élèves ont recommencé leur lutte acharnée, contre les crapauds et les grenouilles, lutte dont l'origine se perd dans la nuit des temps, comme celle de la question d'Orient, comme la lutte de la civilisation contre la barbarie.

Voulez-vous que je vous cite un fragment de la *Batrachomyomachie* ? Trop vieux, passons.

Enfants, vous seriez bien surpris si je vous disais qu'une des principales accusations qu'on lance au moyen âge porte sur les seigneurs qui, dit-on, — mais n'allez pas le croire, — faisaient battre les grenouilles par les serfs. Allons, ces seigneurs étaient bien plus fins que les illuminés du dix-neuvième siècle, ils savaient parfaitement que combattre les grenouilles est un bonheur, une ivresse, une passion. Pourquoi les détracteurs du moyen âge ne vivent-ils pas sur les bords enchantés de notre étang ?

Un professeur parle à l'heure : il s'arrête quand la cloche sonne. Un journaliste écrit au ponce, il s'arrête quand l'espace lui manque. Au revoir.